

Un livre AB Discovery



Deux du
même
genre

ANDREW STEPHENS

Deux du même genre

Deux du même genre

par

Andrew Stephens

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery 2026

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Deux du même genre

Titre : Deux du même genre

Auteur : Andrew Stephens

Éditeurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

Contenu

Prologue	6
Chapitre un : Pin and Tuck (Son histoire).....	7
Chapitre deux : La même heure, une maison différente (Son histoire).....	9
Chapitre trois : Soirées pyjama et secrets.....	11
Chapitre quatre : La dernière soirée pyjama	13
Chapitre cinq : Le réconfort des petites choses	15
Chapitre six : L'enseignement secondaire	18
Chapitre sept : Ce que la famille sait	20
Chapitre huit : La soirée de remise des diplômes	23
Chapitre neuf : Les arrivées.....	25
Chapitre dix : Creep	27
Chapitre onze : Les Ardennes	29
Chapitre douze : Première conversation.....	31
Chapitre treize : Confessions.....	33
Chapitre quatorze : Formule	36
Chapitre quinze : Vêtements pour bébés	38
Chapitre seize : Que sommes-nous ?.....	40
Chapitre dix-sept : Le retour à la maison (la sienne).....	42
Chapitre dix-huit : Le retour à la maison (la sienne).....	45
Chapitre dix-neuf : Ce que les parents se sont dit l'un à l'autre ..	47
Chapitre vingt : L'appartement	49
Chapitre vingt et un : Le premier baiser	51
Chapitre vingt-deux : La crèche	53
Chapitre vingt-trois : Deux ans plus tard	55

Deux du même genre

Chapitre vingt-quatre : L'instant imprévu..... 57
Chapitre vingt-cinq : Juste des bébés..... 59
Épilogue : Une lettre jamais envoyée..... 61

Prologue

Il existe une enfance particulière qui se vit au petit matin. Tandis que le reste de la maison dort, que le quartier est plongé dans l'obscurité et que la rue est silencieuse, des enfants s'éveillent dans un autre monde, chaleureux, intime, familial. Ils n'y éprouvent aucune honte. Ils ressentent, au contraire, une forme de paix.

Voici l'histoire de deux de ces enfants. Ils ne se connaissaient pas alors. Ils grandissaient dans des villes différentes, dans des maisons différentes, avec des papiers peints différents, des odeurs de cuisine différentes et des vues différentes depuis leurs fenêtres. Mais sur les choses qui comptaient le plus, discrètement, ils étaient, depuis le tout début, les mêmes.

Chapitre un : Pin and Tuck (Son histoire)

La chambre de Thomas Alderton se trouvait à l'arrière de la maison, donnant sur une bande de jardin que son père entretenait le week-end. Une veilleuse était posée sur le rebord de la fenêtre, un petit phare en céramique projetait une douce lueur ambrée sur le mur, et sur l'étagère au-dessus de son lit, vivait une ménagerie de peluches. Il y avait un lapin à l'oreille gauche abîmée, un ours nommé Gérald dont le cou avait été réparé deux fois, une girafe dont Thomas avait lui-même rallongé le cou avec du feutre et un élastique à l'âge de cinq ans, persuadé que le cou d'origine était trop court. Il avait sept ans maintenant. Il savait que le cou de la girafe était ridicule, mais cela lui était égal. Gérald l'ours était celui avec lequel il dormait. Les autres lui tenaient compagnie.

Sa mère, Margaret, rentrait tous les soirs à huit heures et demie. C'était le rituel, et Thomas en connaissait chaque étape. Le doux clic de la porte, le léger craquement de la troisième lame du parquet, le bruissement de ses genoux près du lit où étaient disposés ses vêtements de nuit. D'abord, le body. Puis la couche en coton blanc épais, pliée selon la forme qu'elle avait perfectionnée au fil des ans, celle que sa grand-mère lui avait montrée, et son arrière-grand-mère avant elle. Margaret soulevait Thomas et glissait la couche sous lui, la remontait entre ses jambes et l'épinglait de chaque côté avec les grandes épingles à tête plate qu'elle gardait dans une petite boîte en métal sur sa commode. Les épingles étaient jaunes. Thomas avait choisi lui-même la couleur sur un nuancier à la mercerie. Ensuite, le slip en plastique, doux et bruissant, remonté par-dessus l'épaisseur de la couche, la ceinture vérifiée du bout des doigts, les ouvertures pour les jambes lissées. Puis le bas de pyjama, rayé, bleu foncé et blanc.

Sans cette solution, Thomas n'avait jamais fait pipi au lit. Ou plutôt, il n'était jamais resté sec le matin, malgré toutes les autres précautions. Ses parents l'avaient compris très tôt. Entre quatre et

Deux du même genre

cinq ans, il y avait eu une période de protège-matelas et de changements de pyjama nocturnes, de doux réveils qui n'avaient jamais vraiment fonctionné, et Thomas qui, à deux heures du matin, restait planté là, encore ensommeillé, dans la salle de bain, sans savoir ce qu'on attendait de lui. Un soir, sa mère avait fini par s'asseoir avec son père et lui avait dit, très pragmatiquement, qu'ils devraient simplement faire comme pour le frère de David, et pour le père de David, et sans doute pour d'autres encore. Les couches avaient tout simplifié. Thomas dormait bien. Les matins étaient calmes. C'était d'une logique implacable.

Il ne se considérait pas différent, car entre les murs de sa maison, il ne l'était pas. La couche était aussi banale que la veilleuse, l'ours en peluche ou le pyjama. Son père, David, venait parfois lui souhaiter bonne nuit alors que Thomas était déjà couché et endormi, et il lui ébouriffait les cheveux en disant : « À demain », sans que cela ait la moindre importance. Margaret lavait les couches les lundis et jeudis et les étendait sur le séchoir dans la chambre d'amis. Ce n'était que du linge sale. Thomas était simplement Thomas.

Ce qu'il préférait au moment du coucher, c'était cette sensation de sérénité absolue. Une fois le pantalon en plastique enfilé, le pyjama ajusté, Gerald blotti contre lui et la veilleuse diffusant sa douce lumière ambrée sur le mur, il y avait dans ce moment une plénitude qui le comblait profondément. Il se sentait en sécurité. Tout était à sa place. Il se tournait sur le côté, pressait sa joue contre l'oreiller et sentait la douce chaleur qui l'enveloppait. En quelques minutes, il s'endormait.

Le matin, il se réveillait trempé, toujours, immanquablement, sans exception, et cela faisait partie intégrante de sa journée. Il se prélassait un instant au chaud, sans que cela ne lui déplaise, puis appelait, et Margaret accourait avec une flanelle chaude, et la journée commençait. Il avait sept ans, et il était heureux, et le phare projetait sa bande ambrée le long du mur, et Gérard l'ours veillait sur lui toute la nuit.

Chapitre deux : La même heure, une maison différente (Son histoire)

Eleanor Marsh — Ellie, toujours Ellie — habitait une maison mitoyenne à trois villes de là, où la rue descendait en pente douce et où la lumière du lampadaire filtrait à travers les rideaux, créant un long angle en fin de journée. Sa chambre donnait sur la rue, et sa veilleuse était un objet en forme d'étoile qui tournait lentement et projetait de petits points lumineux au plafond. Il lui arrivait de les contempler avant de s'endormir, la lente rotation de ces minuscules étoiles au-dessus d'elle, paisible et rassurante.

nom peu original, elle le savait, un ours en peluche appelé Humphrey, et une poupée de porcelaine nommée Marie-Claire, un nom qu'elle lui avait donné très sérieusement à l'âge de quatre ans après l'avoir entendu dans une chanson. Bun et Humphrey dormaient avec elle. Marie-Claire était posée sur la commode, bien visible sans être froissée. Ellie avait également sept ans.

Sa mère, Anne, arriva à huit heures. Anne était une femme méticuleuse, pragmatique comme le sont souvent les personnes qui ont beaucoup d'affection mais peu de temps. Elle exprimait son amour par l'organisation. Le rituel du soir était organisé avec une compétence tranquille. La couche était pré-pliée sur la chaise, la culotte en plastique à côté, les épingles à tête jaune, jaunes comme celles de Thomas Alderton, à trois villes de là – même si aucune des deux enfants ne saurait jamais cette coïncidence –, qui les attendaient dans leur boîte. Anne les épinglait avec l'aisance d'une longue pratique, vérifiait les jambes et ajustait le pyjama. Ellie se soumettait à tout cela avec une sérénité que sa mère trouvait à la fois touchante et, parfois, un peu étonnante.

Le père d'Ellie, Robert, était un homme doux qui avait lui-même souffert d'énurésie jusqu'à l'âge de quinze ans et qui se souvenait très bien de ce que cela avait représenté, et combien cela

Deux du même genre

aurait été plus facile si son entourage n'en avait pas fait tout un plat. Dès le premier matin d'énurésie d'Ellie, il avait été déterminé à ce que cela ne se reproduise pas dans cette maison. Et cela ne se reproduisit pas. Les antécédents familiaux étaient longs et constants, et Robert comprenait que c'était essentiellement hors du contrôle de quiconque, une question de biologie, quelque chose que certaines personnes portent en elles, comme la taille ou la couleur des yeux. Ellie avait ses yeux. Elle avait, semblait-il, aussi sa vessie.

Ce qu'Ellie aimait par-dessus tout la nuit, c'était la perfection de l'instant. Bien installée, Bun sous un bras et Humphrey sous l'autre, tandis que les étoiles tournaient lentement au plafond, elle se sentait pleinement elle-même. Le monde extérieur pouvait bien avoir son mot à dire sur tout et n'importe quoi, mais dans cette chambre, à cette heure, tout était simplement parfait. Elle n'avait jamais formulé cette pensée ainsi. Elle avait sept ans et ne possédait pas encore les mots, mais elle la ressentait intensément, et cela a façonné sa compréhension du repos, de la sécurité, du foyer.

Elle se réveillait le matin, mouillée mais sans s'en inquiéter. Être mouillée, c'était simplement le matin. Le matin était chaud, Anne venait, la flanelle était chaude elle aussi, et puis il y avait le petit-déjeuner. À sa manière tranquille, elle était parfaitement sereine.